

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

[http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=RMM&ID\\_NUMPUBLIE=RMM\\_063&ID\\_ARTICLE=RMM\\_063\\_0313](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RMM&ID_NUMPUBLIE=RMM_063&ID_ARTICLE=RMM_063_0313)

---

## G.E. Moore et la critique de l'utilitarisme hédoniste de H. Spencer

par René DAVAL

| Presses Universitaires de France | Revue de Métaphysique et de Morale

2006/3 - n° 51

ISSN 0035-1571 | ISBN 978-2-1305-5600-8 | pages 313 à 319

---

Pour citer cet article :

— Daval R., G.E. Moore et la critique de l'utilitarisme hédoniste de H. Spencer, Revue de Métaphysique et de Morale 2006/3, n° 51, p. 313-319.

---

Distribution électronique Cairn pour les Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# G.E. Moore et la critique de l'utilitarisme hédoniste de H. Spencer

Les *Principia Ethica* ont été publiés en 1903, l'année même où décédait Herbert Spencer. L'influence de celui-ci commençait à diminuer, mais la notoriété de l'œuvre restait considérable. Spencer passait à l'époque en Angleterre comme en France ou en Allemagne comme l'un des plus grands philosophes du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'est donc pas étonnant que Moore lui consacre une analyse critique dans son grand ouvrage d'éthique.

Dans le chapitre II des *Principia Ethica*, intitulé « L'éthique naturaliste », Moore insiste sur le fait que soutenir qu'une chose est bonne du point de vue éthique parce qu'elle est naturelle, ou, au contraire, mauvaise parce qu'elle n'est pas naturelle, est un sophisme. Mais il constate aussi que rien n'est plus courant dans l'histoire de l'éthique que l'affirmation de ce sophisme, qui est à la base de la plupart des réflexions morales des Anciens, par exemple. Mais ce qui est plus rare est d'affirmer que le recours à la nature et à sa bonté est ce qui va permettre de construire « une théorie systématique de l'éthique » (*PE*, trad. franç., p. 93). Ce sont les différentes pensées issues des théories de l'évolution qui ont cette ambition. Elles ont un postulat commun : le cours de l'évolution ne nous montre pas seulement la direction dans laquelle nous sommes en train d'évoluer, mais aussi, et surtout, celle dans laquelle nous devons évoluer. G.E. Moore va prendre la doctrine de Spencer comme étant la plus emblématique de cette façon de penser, et aussi la plus connue, tout en admettant que la philosophie de Spencer ne présente pas l'exemple le plus clair du « sophisme naturaliste » et que, de ce point de vue, il vaudrait mieux examiner la philosophie du Français J.-M. Guyau dans son livre *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (4<sup>e</sup> éd., Paris, Alcan, 1896). Guyau, lui-même lecteur et disciple de Spencer, est à la fois évolutionniste et naturaliste. Selon Moore, il ne diffère pas de Spencer par son naturalisme, mais sur la question de savoir dans quelle mesure le plaisir et l'accroissement de vie coïncident en tant que moteur et moyen pour parvenir à l'idéal moral. Guyau, en accord ici avec Spencer, définit l'idéal comme « l'expansion et l'intensité de la vie » (cité par Moore, *PE*, p. 94).

Mais Spencer se sert du « sophisme naturaliste » pour traiter de « points particuliers ». Fidèle à sa méthode habituelle, qui consiste à isoler les proposi-

tions qui sont au fondement des systèmes philosophiques qu'il combat, G.E. Moore va s'interroger sur les principes sur lesquels repose la doctrine de Spencer. Deux questions se posent : Spencer est-il hédoniste, et est-il un hédoniste naturaliste ? La tendance à accroître la quantité de vie est-elle pour lui simplement un critère (le mot est en italique dans le texte de Moore) de la bonne conduite ? Ou est-ce une fin poursuivie par la nature et vers laquelle les hommes ont le devoir de tendre ? Spencer affirme les deux hypothèses selon les parties de l'œuvre que l'on consulte, et se met parfois en contradiction avec lui-même. G.E. Moore va pointer les difficultés inhérentes à la philosophie de Spencer.

Spencer doit beaucoup à la doctrine biologique de Darwin, selon laquelle, lorsque certaines variétés animales sont apparues, certains des points par lesquels elles différaient de leurs espèces parentes ou d'autres espèces existantes les rendaient plus aptes à s'adapter à leur environnement. Étant moins sujettes à la mort, leur nombre par rapport aux autres espèces se serait accru, et cet accroissement numérique serait à l'origine de la tendance à l'extinction des autres espèces. L'évolution obéirait au principe de la « sélection naturelle », ou de la survie du mieux adapté. Il est naturel de penser que l'évolution se produit à partir du bas, pour accéder au niveau supérieur, et l'on a observé de fait que l'espèce communément appelée supérieure – l'espèce humaine – avait ainsi survécu. La doctrine de l'évolution était représentée comme une explication de la manière dont l'espèce supérieure survit à l'inférieure. Comme le souligne G.E. Moore, Spencer, par exemple, utilise constamment « plus évolué » comme un équivalent de « supérieur ». Mais cette dernière affirmation, lourde de conséquences philosophiques, ne fait aucunement partie de la théorie de Darwin, qui expliquerait aussi bien comment, par une modification de l'environnement, une espèce inférieure à l'homme pourrait survivre à celui-ci. La survie du plus adapté ne signifie aucunement la survie de ce qui est le plus adapté pour atteindre un but considéré comme bon. Darwin ne confond aucunement lois de la vie et lois du bien-vivre. Moore, opposant à bon droit Darwin à Spencer, juge :

la valeur de cette théorie scientifique, et c'est une théorie de grande valeur, consiste simplement à montrer quelles sont les causes qui produisent certains effets biologiques. Que ceux-ci soient bons ou mauvais, elle ne peut prétendre à en juger.

Que G.E. Moore ait raison d'opposer sur ce point les ambitions de Spencer et la prudence de Darwin, le texte suivant de Spencer, que Moore ne cite pas, nous en donne une illustration : nous pouvons lire, en effet, dans *La Morale évolutionniste* (trad. franç. citée par Guyau, *La Morale anglaise contemporaine*, Paris, Alcan, 1900) :

L'humanité n'est qu'une partie d'un système plus vaste : elle obéit pour sa part aux lois qui régissent le monde. Le progrès de l'humanité est une partie d'un développement qui embrasse tous les êtres. La fin marquée à ce progrès, le bonheur, n'est qu'un cas particulier de la fin plus générale assignée au développement de l'ensemble ; et cet ensemble lui-même n'est qu'une partie d'un Tout plus vaste, dont il manifeste les lois et partage le sort.

Guyau lui-même, commentant ces lignes, écrit :

De là une modification importante introduite par M. Spencer dans la méthode de l'école utilitaire. La morale ne doit pas se séparer de la cosmologie. L'utile n'est autre chose, en définitive, que le désirable ; mais le désirable, à son tour, n'est autre chose que le nécessaire. Et par cette nécessité, n'entendez pas seulement ce qui nous est nécessaire, mais encore ce qui est nécessaire au point de vue de l'univers, ce qui dérive de la nature des choses et des lois de la vie.

Plus loin, Guyau remarque :

M. Spencer justifie la loi morale non seulement par le fait de notre désir personnel, mais aussi par la loi de la nécessité universelle (*op. cit.*, p. 165).

Ce sont précisément ces identifications que Moore rejette, comme caractéristiques du « sophisme naturaliste », ainsi bien sûr que l'idée selon laquelle on ne saurait séparer morale et cosmologie. Cette tentative de faire de la morale un département de la cosmologie illustre à l'évidence la prégnance du « sophisme naturaliste ». Sidgwick, dans un article paru dans *Mind* en 1880 (et réédité dans Sidgwick, *Essays on Ethics and Method*, Marcus G. Singer, ed., Oxford, Clarendon Press, 2000, p. 219-227), reprochait à Spencer de construire une morale non scientifique parce que *a priori*, et s'appuyant sur une conception d'une société idéale à venir. Mais on sait que Sidgwick, avant Moore et le jeune Russell, était très désireux de montrer la spécificité des jugements moraux et leur irréductibilité à des jugements psychologiques, sociologiques ou biologiques. La critique de Moore s'inscrit ici dans le sillage de celle de Sidgwick.

Si G.E. Moore ne cite pas *La Morale évolutionniste*, il se réfère en revanche aux *Data of Ethics*, comme l'avait fait Sidgwick. Dans ce dernier ouvrage (publié en 1879), Moore remarque que Spencer considère que l'éthique a pour objet la forme que prend la conduite universelle au cours des derniers stades de son évolution. La conduite acquiert sa sanction éthique à mesure que les activités sont devenues telles qu'elles ne nécessitent plus des individus qu'ils se fassent violence les uns aux autres, mais qu'elles soient compatibles avec la coopération et l'aide mutuelle, et qu'elles soient favorisées par elles. Moore

conteste l'implication affirmée par Spencer, et selon laquelle être plus évolué dans le champ de la vie signifie de par le fait être supérieur moralement. En procédant une fois encore à cette identification, Spencer tombe dans le « sophisme naturaliste ». Il est faux de supposer que la conduite la plus évoluée est, par le fait même, la meilleure du point de vue moral. Comme le soulignent D. Becquemont et L. Mucchielli (dans leur livre *Le Cas Spencer*, Paris, PUF, 1998) :

Pour Spencer du point de vue biologique comme du point de vue éthique, le meilleur état et la meilleure conduite étaient ceux qui menaient à la meilleure adaptation (p. 176).

Pour Moore, au contraire, la conduite morale n'a rien à voir avec l'adaptation conçue sur le modèle de l'adaptation biologique ; mais il s'agit de faire advenir des états de choses qui aient une valeur intrinsèque. Dans un important article de 1922, « Le concept de valeur intrinsèque », Moore définit de la manière suivante cette notion :

Dire qu'un genre de valeur est « intrinsèque » signifie simplement que la question de savoir si une chose la détient et dans quelle proportion elle la détient ne dépend que de la nature intrinsèque de la chose en question (trad. franç. in *PE*, p. 314).

Moore prend grand soin de préciser que dire que « bon » a une « valeur intrinsèque » n'est pas seulement dire que c'est un prédicat objectif, mais aussi qu'il a le « caractère interne de bonté ». Quelle est donc la signification des termes « bon » et « mauvais » ? Tout le monde possède les idées de bon et de mauvais, qui forment les constituants les plus simples de nos idées plus complexes. Mais la tâche de la philosophie est de les analyser ou de les définir, à partir d'idées plus simples. Or, cela est impossible : « bon » comme « jaune » est une notion inanalysable à laquelle on ne saurait découvrir des constituants. Dans le chapitre 1 des *Principia Ethica*, G.E. Moore écrit :

La thèse que je soutiens, c'est que « bien » est une notion simple, tout comme « jaune » est une notion simple ; et que, tout comme il est impossible, quels que soient les moyens employés, d'expliquer à quiconque ne le sait déjà ce qu'est le jaune, on ne saurait non plus expliquer ce qu'est le bien (trad. franç., p. 46).

Une chose est bonne s'il est intrinsèquement souhaitable qu'elle existe, et mauvaise dans le cas contraire.

Un autre aspect de la pensée de Spencer, distingué assez mal du précédent par celui-ci, comme Moore l'estime à juste titre, consiste à dire que la vie est

dans l'ensemble agréable. Revendiquant le soutien du sens commun, Spencer souligne que « la vie est bonne ou mauvaise, selon qu'elle apporte, ou non, un supplément de sensations agréables » (*Data of Ethics*, chap. II, § 10, cité par Moore, *op. cit.*, p. 98). Spencer mêle ici points de vue évolutionniste et hédoniste. Le degré d'évolution n'est alors plus que le critère de la valeur éthique : le plus évolué est toujours dans l'ensemble le plus agréable. Spencer, en affirmant cela, n'est plus un évolutionniste, mais un hédoniste, « meilleur » ne signifie plus « plus évolué », mais « plus agréable ». Il se rapproche sur ce point des conceptions de Mill, que Moore examinera dans le chapitre III-A des *Principia Ethica*. La confusion opérée par Spencer et Mill consiste à identifier « bon » et « agréable ». Moore cite une phrase du chapitre III des *Data of Ethics*, selon laquelle nous « appelons bons les actes qui conduisent à la vie, chez soi ou chez autrui, et mauvais ceux qui indirectement tendent à la mort, pour l'espèce ou le genre » (Moore, *op. cit.*, p. 99).

En définitive, toutes les appréciations morales reposeraient sur le présupposé que la vie vaut d'être vécue. Ce qui vaut d'être vécu, dans la même perspective, c'est ce qui apporte un supplément de sensations agréables. Or, Spencer ne dit pas clairement quel est le rapport du plaisir et de l'évolution dans la théorie éthique. Il devrait vouloir dire que le plaisir est la seule chose intrinsèquement désirable, que les autres choses ne sont bonnes que comme moyens en vue de l'existence du plaisir. C'est qu'en effet, comme l'analyse Moore,

c'est cela et rien d'autre que signifie proprement son affirmation que le plaisir est « la visée morale absolue », ou, comme il le dit par la suite [§ 62 vers la fin], « la fin absolument suprême ».

Mais Spencer juge qu'il y a deux conditions qui, prises ensemble, sont suffisantes pour prouver que la conduite la plus évoluée est la meilleure : d'abord le fait qu'elle devrait tendre à produire plus de vie, et ensuite celui que la vie devrait valoir d'être vécue ou comporter un solde de plaisir. Mais si ces deux conditions suffisent, fait observer Moore, alors le plaisir ne peut pas être le seul bien. C'est que produire plus de vie n'est pas la seule façon de produire plus de plaisir. On peut en effet rétorquer comme le fait Moore qu'

il est parfaitement possible qu'une petite quantité de vie, plus intensément et plus uniformément présente, donne une plus grande quantité de plaisir que la plus grande quantité possible de vie, qui elle, vaudrait simplement d'être vécue (*ibid.*, p. 100).

Il faudrait alors préférer la quantité de vie moindre et, donc, selon Spencer, la moins évoluée. Le fait que la vie procure un solde de plaisir ne suffit donc pas,

contrairement à ce que semble penser Spencer, à prouver que la conduite la plus évoluée est la meilleure. Il aurait plutôt dû dire qu'un solde créditeur de plaisir est un constituant nécessaire de la fin suprême, mais sûrement pas que le plaisir est le seul bien ou la fin absolument suprême. Chez Spencer, évolutionnisme et hédonisme conduisent à des affirmations contradictoires.

Spencer a péché par précipitation. Dans la première préface des *Principia Ethica*, G.E. Moore avait souligné le fait que les désaccords qui jalonnent l'histoire de l'éthique n'ont d'autre cause que la précipitation des philosophes à répondre aux questions, sans au préalable savoir quelle est la question à laquelle ils veulent répondre (*ibid.*, p. 1, Préface à la 1<sup>re</sup> édition, 1903). C'est que « le travail d'analyse et de distinction est souvent très difficile », et c'est faute de l'avoir mené à bien que la philosophie tombe dans les difficultés et les discordes. Les philosophes répondent souvent par « oui » ou par « non » à des questions auxquelles de telles réponses ne conviennent pas, parce qu'ils ont dans l'esprit non pas une seule question, mais plusieurs, dont les unes appellent une réponse négative, et les autres, une réponse positive. Distinguer les types de questions auxquelles il convient de répondre est une des premières tâches de l'analyse. Pour Moore, dans le domaine éthique, il s'agira de se demander d'abord quelles sortes de choses ont une valeur intrinsèque, et ensuite quels sont nos devoirs.

L'erreur de Spencer, qui résulte du « sophisme naturaliste », consiste à s'imaginer qu'« agréable » ou « source de plaisir » est le sens même du mot « bon ». Il ne distingue pas entre ce sens possible et celui qui admettrait que « bon » désigne une qualité indéfinissable unique. Il part, à tort, du présupposé que nous devons désigner par « bonne conduite » ce qui est source de plaisir, et par « mauvaise conduite » ce qui est cause de douleur.

Spencer échoue donc à donner ce que Moore, après Sidgwick, appelle « une base scientifique et systématique » à l'éthique. Il confond critère du bien et bien lui-même, et assimile indûment le prédicat « bon » à deux réalités naturelles : la vie et le plaisir, alors qu'il est une notion simple, indéfinissable et non naturelle. G.E. Moore le répète avec force : il ne nous suffit pas de prendre en compte la tendance de l'évolution pour découvrir le sens dans lequel nous avons le devoir moral d'aller. Une analyse de ce qui est ne nous dit rien sur ce qui devrait être. L'éthique doit nous apprendre quels sont les états de choses qui ont une valeur intrinsèque, et comment nous devons agir pour les faire advenir, et non tenter de donner une définition du bon, en le réduisant arbitrairement à ce qui n'est pas lui. La théorie de l'évolution ne peut être d'aucun secours à l'éthique. Il est faux de dire que nous avons le devoir d'aller dans le sens de l'évolution, du simple fait que c'est le sens de l'évolution. Le bien ne signifie pas simplement la direction dans laquelle œuvre la nature. Pour Moore, les

principes fondamentaux de l'éthique sont des propositions synthétiques déclarant quelles choses, et dans quelle mesure, possèdent une propriété simple et inanalysable, que l'on peut appeler « valeur intrinsèque » ou « qualité de bien » (*ibid.*, p. 107).

G.E. Moore n'est pas un tenant d'un positivisme hostile à toute interrogation métaphysique. Tout au contraire, enracine-t-il sa méthode dans la démarche socratique, et veut-il sauver la spécificité de l'éthique, comme d'une certaine métaphysique non empreinte d'idéalisme hégélien ou néo-hégélien. Sa critique de l'évolutionnisme de Spencer est d'abord un refus d'identifier ce qui doit être avec un état du monde naturel ou avec un sentiment du sujet pensant. Pour lui, comme d'une autre façon pour Max Scheler et pour Nicolai Hartmann, il y a une objectivité des jugements moraux, et l'éthique doit être dégagée de tout subjectivisme, comme l'affirmait déjà son professeur à Cambridge Henry Sidgwick.

Attentif au statut du devoir être, mais autrement que l'étaient Kant et Fichte, Moore nous aide aussi à prendre des distances par rapport à toute philosophie qui, comme celle de Spencer, mais il y a bien d'autres Spencer de nos jours, croit pouvoir s'autoriser des données des sciences de la nature pour affirmer ce qui doit être moralement, et défendre un idéal politique qui identifie un peu trop rapidement la nature et la règle, ce qui est et ce qui devrait être.

René DAVAL  
*Université de Reims*